

ABONNEMENTS	ANCIEN	NOUVEAU
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.30
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.70
Six mois	\$ 6.00	\$ 7.40
Un an	\$ 10.00	\$ 12.80
Numéro du jour	\$ 0.06	\$ 0.10

Les abonnements partiront des 1er et 15 de chaque mois

Une fête sympathique

Ainsi que nous l'avons annoncé, le banquet de bienvenue offert à monsieur Bourcier Saint-Chaffray, ministre plénipotentiaire de France, par un assez grand nombre de résidents français de la Capitale, s'est donné jeudi soir à la Rotisserie Charpentier.

La fête a été éminemment cordiale, telle qu'on pouvait l'espérer des sympathies que monsieur Bourcier Saint-Chaffray a su inspirer à tous ceux qui ont pu apprécier en toute leur valeur les hautes qualités de l'homme et du ministre.

Dès sept heures, le vaste et brillant salon de Charpentier a vu arriver les convives qui avaient répondu à l'invitation des distingués initiateurs de la manifestation MM. Vannobroucq, Pierre Talhouarn et Henri Cole.

Le laurier commercial, la grande industrie, la navigation, les professions libérales avaient là des représentants connus et estimés de tous.

C'est à peine, si on a pu compter quelques absences parmi ceux de nos compatriotes que des deux séjours ou d'inévitables occupations retenaient chez eux.

La place d'honneur, au centre de la table splendidement dressée, étincelante de fleurs, de lumières et d'argenterie, était occupée par monsieur le ministre de France, qui avait à ses côtés MM. Pierre Talhouarn, Vannobroucq, Albert Cazaux, Decaze, Nicollaud et Pestre.

En face du ministre se trouvait M. Henri Cole chargé d'offrir au ministre le banquet, M. Mercier et M. Emile Mithas.

Nous avons pu constater alors qu'on aurait pu facilement en plaçant au milieu du beau salon de Charpentier une table de plus, il eût été possible de donner satisfaction aux adhérents qu'on a eu le regret de ne pouvoir inviter.

L'entrain le plus cordial n'a cessé de régner parmi les convives, attirés par l'excellent menu et les vins exquis de Charpentier.

Les gais propos, les échanges gracieux de compliments amicaux, les réflexions piquantes, les brocards gaillards se croisaient sans interruption autour de nous, et nous ont fait trouver courtes les heures qui s'écoulaient.

On n'en doutera pas quand on saura que nous avions à côté de nous, MM. Jean Marie Milhous, Jules Milhous, Emile Bédouchaud, Sanyès, Pardiellac, le docteur Pouey, Albert Dupuy, Villemur, Casteran et dix autres tous en belle humeur et de bon cœur.

Un menu original et présenté en forme de lettre portait sur un timbre rose frappé chez Bachelus le timbre du pays de Grand Vin et de Belle Table et celui de la Gaule Française, Cordialité, Amabilité.

Le menu était composé comme il suit:

MENU

Potages—Velours Saint Germain Hors d'œuvres.

Entrées—Poisson Normande.

Entrées—Timbale Charpentier; Pièce de Bœuf Périgieux Dinde à la Russe.

Entrées—Punch à la Française.

Légumes—Artichauts Brigoule, Petits pois au beurre.

Rôtis—Gibier sur Canapé, Salade de Cresson.

Desert—Mousse aux fraises, Caroline au chocolat.

Vins—Haut Sauterne 1874—Pontet Canet 1880—Pommard 1878—Pommery Veuve Clicquot frappé.

A l'heure du Champagne, M. Henri Cole s'est levé pour offrir, à M. Bourcier Saint-Chaffray, dans une chaleureuse et cordiale allocution, l'expression éloquentes des sentiments des résidents français, réunis ainsi pour fêter son retour. Ce sage et charmant discours était ainsi conçu:

Discours de M. Cole

Monsieur le Ministre, Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue et d'être ainsi, auprès de vous, l'interprète de la Colonie Française.

Lorsque vous nous quittez, il y a un an, votre adieu n'était pas définitif, et nous conservions l'espoir de vous revoir bientôt parmi nous. Nos vœux se sont accomplis et nous nous en félicitons. Ce n'est pas que la France n'ait été heureusement représentée pendant votre absence. Monsieur Mercier que nous sommes heureux de voir présent à ce banquet, laissera d'excellents souvenirs à Montevideo, autant par ses compatriotes que par les étrangers qui ont eu l'honneur de le fréquenter. Nous aimons à le lui dire devant vous, Monsieur le Ministre, parce que, connaissant votre caractère élevé, nous savons que vous vous souviendrez de tout cœur à nos propres sentiments à son égard.

Nous osons, Monsieur, que votre nouveau séjour dans ce pays, sera pour vous et pour Madame de St. Chaffray une ère de satisfactions.

Quant à ce que comporte l'honneur de représenter à l'Etranger un grand pays comme la France, et d'avoir à y défendre les intérêts et les droits de trente mille français, nous nous en rapportons à vous du soin d'y veiller pour le mieux. Mais ce que nous tenons à vous dire, c'est que, en toute occasion, vous trouverez la Colonie Française de ce pays prête à se serrer autour de vous, car nous n'ignorons pas quelle force morale ajoute à l'action diplomatique une parfaite communauté de vues et de sentiments entre un Ministre et ses nationaux.

Nous n'oublierons pas non plus, croyez-le bien, que le vrai patriotisme nous impose entre autres devoirs celui de nous abstenir de tout ce qui pourrait, sans nécessité absolue, rendre délicate votre situation et la nôtre.

Dans tous les cas, Monsieur le Ministre, notre confiance en vous est abso-

lue; nous vous connaissons, nous savons combien dignement vous représentez la grande Patrie et combien vous avez à cœur tout ce qui touche aux intérêts français.

Permettez-nous donc de célébrer votre heureux retour, en buvant à votre santé et à celle de votre famille.

On connaît l'académique facture des improvisations de M. Saint-Chaffray.

Dans sa réponse émue, monsieur le ministre de France s'est montré comme toujours souverainement habile dans l'art de dire, aimable et profond tout à la fois. Son charmant discours a été applaudi à plusieurs reprises et c'était justice. Nous en reproduisons ici la substance:

Discours de M. Bourcier Saint-Chaffray

Messieurs et Chers Compatriotes.

La Colonie Française de Montevideo m'avait donné de telles marques d'estime et de cordiale sympathie, lorsque je partis en congé, l'année dernière, qu'il y aurait eu, de ma part, une sorte d'ingratitude à ne pas désirer vivement me retrouver au milieu de vous, Messieurs et chers compatriotes.

Je sentais donc par avance, en m'éloignant de Paris, il y a six semaines, que mes regrets de quitter la France auraient pour compensation, dans la plus large mesure possible, le plaisir que j'éprouverais à renouer les liens par lesquels votre confiance en mon dévouement à vos intérêts et mes constants efforts pour la justifier nous ont si étroitement attachés les uns aux autres.

Mais ce plaisir, en sa réalité actuelle, dépasse mes espérances, grâce à l'accueil que vous m'avez bien voulu faire. Plus heureux que je ne saurais le dire de revoir autour de moi tant de figures amies, je ne puis que me féliciter de mon retour autant, au moins, que vous m'en félicitez vous-mêmes.

Je savais, d'ailleurs, que vous n'auriez rien à perdre à mon absence. L'abbaye ne chôme pas faute d'un moine; et, lorsque j'avais été autorisé à accorder à M. Mercier en qualité de chargé d'affaires, je m'étais rendu parfaitement compte de tout ce que vous pouviez attendre de l'immunité de son caractère, de son expérience des affaires, de la conspécution avec laquelle il saurait éviter les écueils inhérents à une situation intermédiaire tout en veillant avec soin, le cas échéant, à la sauvegarde de vos intérêts. Mes prévisions se sont réalisées puisque je viens d'avoir l'agrément d'entendre M. Cole se faire l'interprète de vos sentiments à l'égard de M. Mercier en des termes dont l'appréciation la manifeste sincérité, mais auxquels je ne m'associerai, toutefois, que sous réserve d'amplification, car ils ne disent encore qu'une faible partie du bien que je me plais à penser de mon aimable collaborateur.

Quant à vous, Messieurs et chers compatriotes, vous ne pouviez me donner aucune assurance qui me fût plus précieuse que celle des considérations dont vous vous inspirez dans votre manière de comprendre les devoirs que vous impose, en ce pays, votre chère patrie patriotisme. Vous avez raison de croire que, pour prêter un supplément de force et d'autorité morales au Représentant de la République Française en Uruguay, vous ne sauriez imaginer rien de mieux que de vous grouper autour de lui dans un esprit de concorde, d'union, de solidarité temporelle, et de vous abstenir, en même temps, de tout ce qui pourrait, sans nécessité absolue, rendre délicate sa situation et la vôtre.

En restant fidèles à cette ligne de conduite, vous contribuerez, en effet, à me faciliter la tâche qui m'incombe de porter dignement, ici, le drapeau tricolore, emblème de la Patrie lointaine.

Vous me faites l'honneur de vous montrer convaincus que je ne cesserais de me consacrer tout entier à cette tâche et que rien ne me coûterait pour m'y employer de mon mieux.

En vous en remerciant, je vous prie d'être également persuadés que, après l'intime satisfaction du devoir accompli, l'estime, les sympathies et le suffrage de nos compatriotes seront, toujours et partout, à mes yeux, la plus haute récompense que puisse ambitionner quiconque a, comme moi, voulu sa vie entière au service de la France à l'Etranger.

Je porte à la prospérité de la Colonie Française en Uruguay un toast auquel j'ajouterai seulement, pour mieux terminer encore, l'acclamation patriotique qui trouve toujours le plus sûr écho dans vos cœurs:

Vive la France!

Vive la République Française!

Invité plus tard à prendre aussi la parole, M. Boron-Dubard n'a pu résister aux trop aimables

instances dont il était l'objet et il en a profité pour rendre justice à la diplomatie française sous la République, à cette diplomatie dont M. Saint-Chaffray est à Montevideo, dans un poste assurément inférieur à son mérite, mais où les occasions de bien servir la France ne manquent pas, le très-digne représentant.

D'unanimes applaudissements ont prouvé à l'orateur qu'à défaut d'autre mérite il avait su bien interpréter les sentiments de ses compatriotes.

M. de Saavedra, l'aimable agent des Messageries Maritimes, a contribué pour sa part au charme de la soirée en se prêtant de fort bonne grâce au désir des convives, tous curieux de lui voir exécuter quelques-uns de ces tours de prestidigitation dans lesquels il excelle.

Un succès a été complet. Le pauvre Robert lui-même n'eût pas fait mieux.

Sur la prière de bon nombre de nos amis qui connaissent la façon pittoresque qu'il a de dire, M. Pardiellac a bien voulu commencer chez Charpentier, avec «La Garonne» une soirée qui s'est allée s'achever dans la plus fraternelle expansion au Cercle Français.

M. M. Raymond, Sanyès, Pouey, Randon ont contribué à dans une large mesure à faire de la fête offerte à Monsieur Saint-Chaffray une fête inoubliable.

Le souvenir qu'on en conservera est de ceux qui encouragent les efforts et compensent les contrariétés de la carrière.

Nous sommes heureux pour monsieur Bourcier Saint-Chaffray et pour nos compatriotes de la preuve d'union et de concorde qu'ils ont su donner ainsi et qui est justifiée par l'estime réciproque des Français de Montevideo pour leur ministre et du ministre pour ses compatriotes.

Correspondance politique

Les révélations de Dupas et M. Andrieux.—M. Andrieux a-t-il écrit cher à Reinach?—Est-il le frère de Dupas?—L'incident Moréa—Drumont-Herz.—Le marquis à la grosse canne ou le gentilhomme de grande route.—Politique et baccarat.—Reinach et la gallerie d'art.—Pas de doute.—Discours pro demo de Clémenceau.—Pour maintenir Grévy?—Révélation curieuse.—Les débats de Herz à Paris.—Les succès de Clémenceau.—Politique de rapprochement.

Paris, 9 août.

L'affaire Dupas-Arton n'avance guère; après M. Ribot, MM. Loubet et Bourgeois protestent. On paraît d'accord d'ailleurs sur le caractère de la trahison.

On connaît d'ailleurs le fameux W..., qui serait un M. Ribot, agent d'affaires, conseil d'Arton.

Reste à savoir si Dupas, au lieu d'exécuter purement et simplement le mandat d'arrêter qu'il avait en poche, n'a pas voulu se tailler un succès personnel en embauchant Arton, ce dont il se serait ensuite targué auprès du ministre comme d'un exploit de haute police.

C'est ce qui me paraît, tout bien considéré, le plus vraisemblable.

On n'en saura jamais le fin mot d'ailleurs, Dupas ayant quitté Paris après son départ pour entrer dans une société financière anglaise comme chef de personnel, je crois.

Parmi les incidents variés auxquels a donné lieu la publication de la brochure Dupas, je vous en signale un assez curieux: Dupas raconte qu'il avait été question, en 1885, entre les lauréats du Panama, de trouver un orateur pour défendre le projet.

Le baron de Reinach proposait M. Andrieux; M. Dupas ne le nomme pas, mais le désigne suffisamment. Arton aurait dit alors qu'il n'avait pas l'oreille de ses collègues, mais qu'il n'en persistait, il pourrait le voir.

—Je m'en charge, aurait interrompu M. de Reinach, il me coûte déjà assez cher!

M. Andrieux, interviewé, s'éleva de toutes ses forces contre ces accusations en rappelant que son nom ne figure sur aucune liste de chèques et qu'il était l'ennemi personnel de M. de Reinach.

Juste! la rien que de très naturel; ce qui est amusant, c'est cette déclaration qu'un honnête homme ne saurait ajouter foi aux allégations de Dupas, employé remercié qui révèle les péripéties d'une mission confidentielle.

M. Andrieux oublie qu'il a fait exactement la même chose un peu s'en faut en publiant «Les Mémoires d'un préfet de police».

MM. Loubet et Ribot n'en ont pas moins le droit de tirer parti de ce langage, et grâce à lui l'opposition la plus violente ne pourra pas soutenir sérieusement que Dupas a dit la vérité.

A ce point de vue, qui est capital en période électorale, l'affaire fait long feu.

L'incident de Moréa-Drumont-Herz s'est arrêté court; il est vrai qu'il était suffisamment suggéré par lui-même et à longuement par ses conséquences. Il vient de donner lieu toutefois à un petit épisode capable encore de réjouir la galerie.

Reinach, qui ne peut pardonner à M. de Moréa d'avoir figuré parmi les lauréats des faus papiers, l'a appelé hier: «Le marquis à la grosse canne».

M. de Moréa est l'inventeur des cannes dites d'entrainement, qui pèsent de 4 à 5 kilos. Reinach raconte qu'à Londres, où le marquis de Moréa était venu le voir le même jour que Déroulède, ce dernier avait demandé de ne pas déjeûner avec de Moréa, qui lui faisait l'effet d'un gentleman de grande route.

Et ces deux hommes, ajoute Reinach, fraternisaient quelques mois après pour me déshonorer!

M. de Moréa répond ce matin à la fois à MM. Drumont et Reinach. Au premier, il déclare que jamais l'argent qu'il a emprunté n'a entravé sa liberté; la preuve, dit-il, c'est qu'il a fait les frais de l'élection de M. Laur avec l'argent gagné au jeu à M. Maurice Ephrussi, le gendre de M. de Rothschild.

Il a réjoui, il a perdu, et quand il s'est agi de payer, c'est encore à un juif, à Herz, qu'il s'est adressé, non pas pour une partie de baccarat, mais pour un emprunt.

Remarque, à ce propos, que Drumont ne

l'en a pas blâmé, puisqu'il lui a servi de répondant auprès du tout puissant Cornélius Si MM. de Moréa et Drumont avaient autant d'esprit que d'audace et de violence, ils auraient pu se tirer de ce mauvais pas par un paradoxe qui aurait mis les rieurs de leur côté; ils auraient dit que le comble de l'antisémitisme était de le faire payer par les juifs.

Au lieu de cela, ils ont plaidé assez piteusement les circonstances atténuantes.

C'est encore ce qu'a fait M. de Moréa à l'égard de Reinach: Je ne puis croire, dit-il, ce que vous dites de Déroulède, et il couvre Déroulède de fleurs, de même que Reinach d'ailleurs, dans un trait d'union à la fin: «Je n'ai pu comme vous, dit-il, accumuler dans une seule pièce pour des centaines de mille francs d'objets d'art.» Ce trait du Parhé nous promet un joli article de l'«Intransigeant» de demain! Décidément, ce n'est pas la prison qu'on aurait dû donner à Norton, c'est la croix pour services exceptionnels rendus au gouvernement contre ses adversaires.

Les duels s'élevaient un par un au grand désespoir de la galerie. M. Clémenceau fait répondre à M. de Dion qu'il considère comme disqualifiés tous ceux qui, à un titre quelconque, ont trempé dans l'affaire des flux. Reinach MM. Millevoys et Déroulède, qui n'ont pas encore donné signe de vie, mais auxquels M. Clémenceau oppose évidemment la même fin de non-recevoir. Ils ne pourront la récuser, puisqu'ils lui ont donné l'exemple. A ce point de vue, la riposte a été bien lancée et les habitudes des salles d'armes ont tout lieu d'applaudir.

Paris, 10 août.

Les deux premières pages de la «Justice» sont remplies ce matin par le grand discours de M. Clémenceau dans le Var. Cette harangue est presque entièrement consacrée à la justification personnelle de son auteur; le programme politique y occupe fort peu de place. Naturellement M. Clémenceau excite les ralliés dont l'entrée dans la majorité aurait pour conséquence inévitable l'exclusion ou des radicaux. Il admet, cette fois, la concentration qu'il considérait jadis l'explication en est aisée: en 1885 après la chute de M. Ferry, les radicaux se croyaient les maîtres de la situation, et ils soutenaient la nécessité de deux partis dans la République, convaincus que les opportunistes seraient les plus faibles.

M. Clémenceau a-t-il raison? Il n'y a rien de plus inattendu de réactionnaires. Aujourd'hui, c'est la concentration qu'ils réclament parce qu'ils se sentent menacés d'une énorme diminution par les opportunistes d'un côté et les socialistes de l'autre.

M. Clémenceau a sur tout sa propre histoire; au point de vue politique elle est celle du parti radical et vous la connaissez déjà. Je ne puis que vous la résumer, par-ci, par-là, en partie d'ailleurs pour les recueillir. C'est ainsi que M. Clémenceau raconte à sa manière la tentative faite pour maintenir M. Grévy à la Présidence.

Il s'agit de la menace du conflit sanglant possible que le Congrès recula et nomma M. Carnot.

M. Clémenceau aurait tout aussi bien fait de ne pas parler de cet incident qui lui fit en somme peu d'honneur. M. Clémenceau s'est expliqué sur l'existence de son journal et la sienne propre, c'est à dire sur ses relations avec Cornélius Herz; sans point il ne semble vraiment pas qu'il ait grand-chose de sérieux à lui reprocher.

Herz n'avait d'autre titre au début de leurs relations que celui de délégué des Etats-Unis au Congrès d'électricité à Paris, ce qui le mit en relations avec la presse de toutes nuances.

A la même époque le journal de M. Déroulède le félicitait de sa récente nomination au grade de commandeur de la Légion d'Honneur.

Vous savez quel parti M. Clémenceau peut tirer de ce moment d'un pareil incident.

Il s'est agi ensuite sur l'affaire du Panama, à propos de laquelle il reprend les accusations classées contre les députés et les journalistes, le tout pour atteindre le «Petit Journal» et le «Gaulois», qui l'ont personnellement attaqué.

Ce n'est pas très adroit, car on ne peut parler du Panama sans parler de Herz, dont le rôle n'était plus du tout à cette époque celui de simple électricien.

Il revient à sa situation personnelle de fortune pour affirmer qu'il a pris, pour soutenir la «Justice», des engagements personnels très lourds, qu'il a dû pour régler ses dettes de jeunesse, contracter un emprunt non encore remboursé, qu'il a marié sa fille sans dot, qu'il n'a même pas fini de payer son tapissier.

Il termine sur ce point en parlant de l'affaire Norton, des efforts de ses adversaires et de leur suprême condamnation.

La fin de son discours, consacré au programme de l'extrême-gauche, n'a, comme je vous l'ai dit plus haut, d'autre intérêt que de montrer la préoccupation de se rapprocher des modérés devenus les maîtres.

J'ajoute qu'à raison de l'importance capitale qu'il attache, au point de vue de sa situation personnelle et politique, à cette manifestation oratoire, M. Clémenceau a écrit son discours d'un bout à l'autre et qu'il va le publier en brochure avec celle de la «Cur d'Assis» dans l'affaire Norton.

Son succès paraît assuré et sera même très grand, bien qu'il ait deux concurrents, l'un socialiste, l'autre modéré, et que quelques lueurs l'aient accusé d'être à son arrivée là-bas.

Le ministère a éprouvé le besoin de s'expliquer sur l'affaire Dupas, ce qui était parfaitement inutile puisqu'il n'y a été mêlé en rien. Il est vrai qu'un lui a reproché non pas dans la presse, mais dans le public, de n'avoir pas empêché la publication de la brochure en donnant une satisfaction quelconque à son auteur.

LA PHTISIE DU BÉTAIL

D'après le Petit Journal et les travaux récents, de M. Nard, membre de l'Académie de Médecine éminent professeur de l'Ecole vétérinaire d'Alfort:

«On admettait jadis comme un axiome que les vaches laitières des grandes villes étaient fatalement vouées à la phtisie, et, de fait, la plupart des vaches de Paris qu'on livrait à l'abattoir y étaient reconnues tuberculeuses. Aujourd'hui, au contraire, rien n'est plus difficile que de trouver une vache malade dans les étables des nourrisseurs de Paris. A quoi faut-il attribuer un changement aussi radical? La police sanitaire n'y est pour rien, à coup sûr; car la tuberculose n'est inscrite dans les lois sur les épizooties que depuis 1883; si elle a disparu ou a peu près, cela tient uniquement à ce que les conditions économiques de la production du lait sont absolument différentes de ce qu'elles étaient autrefois.

Aujourd'hui les nourrisseurs de Paris ne font plus saillir leurs vaches, ils les achètent toutes vides à l'étranger, la mise bas en pleine lactation. Ils les entretiennent toujours en bon état de graisse; aussi les livrent-ils au boucher dès qu'elles ne donnent plus assez de lait; il en résulte que les vaches ne séjournent guère plus d'un an dans leurs étables. Pendant ce court délai, les bêtes qui avaient le germe de la tuberculose au moment de l'achat n'ont pas le temps de contaminer les autres ou, si elles réussissent à infecter leurs voisines immédiates, les lésions ainsi créées restent très limitées et n'ont pas le temps de subir le ramollissement qui les rendrait dangereuses à leur tour.

Il y a peu d'années encore, au contraire le nourrisseur gardait ses vaches aussi longtemps qu'il en pouvait espérer, avec une gestation nouvelle, une prolongation de la sécrétion du lait; aussi chaque vache restait dans l'étable pendant quatre, cinq et six ans; si l'une d'elles était tuberculeuse, elle avait tout le temps nécessaire pour contaminer ses voisines et infecter l'étable entière.

Ces conditions si favorables à la propagation de la maladie sont encore celles de la plupart des étables dans les campagnes; aussi, lorsqu'on a eu le malheur d'y introduire une vache tuberculeuse, lorsque la maladie y a séjourné quelque temps, on peut dire que l'étable est désormais infectée, que le contagium est installé à demeure et que toutes les autres vaches, à de très rares exceptions près, seront prises, l'une après l'autre.

On ne sait pas assez quelle puissance d'expansion possède la tuberculose; il est des pays, parmi les plus avancés au point de vue de la production, de l'élevage et de l'hygiène du bétail, où le nombre des bovidés tuberculeux dépasse 20/0 de la population totale.

En Saxe, par exemple, les statistiques officielles des abattoirs surveillés portent à 175 0/0 le chiffre des animaux trouvés tuberculeux à l'abattoir et ce chiffre s'élève à 225 0/0 pour les abattoirs de Leipzig et de Chemnitz.

En Danemark, on a trouvé tuberculeux, en 1890, 16 0/0 des bovidés abattus.

Et ces chiffres sont certainement inférieurs à la réalité, car en Saxe, en Danemark, les intéressés savent fort bien faire abattre dans les tueries particulières, soustraites à toute surveillance, les bêtes trop malades pour avoir quelque chance d'échapper à la saisie de l'inspecteur d'abattoir.

En France, nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci! mais nous y allons à pas de géant. Il est impossible, dans l'état actuel, d'évaluer, même approximativement, la proportion de nos bovidés tuberculeux; mais on ne peut nier que la tuberculose ne fasse de grands ravages, et qu'elle, dans nos étables et nos pâturages, est et la, dans nos étables et nos pâturages.

En 1889, sur 13,507 bovidés inscrits à l'abattoir de Toulouse, 1,251, soit 9 28 0/0, étaient tuberculeux; en certains points de la Beauce, de la Champagne, du Morvan, du Jura, etc., on en évaluait à 10 0/0, au bas mot, le nombre des animaux atteints, et il est de notoriété publique que la tuberculose est la plaie de notre belle race nationale.

Les étables les mieux tenues n'échappent pas à la contagion, et je pourrais citer l'étable d'un milliardaire, possesseur de la plus grande et de la plus belle exploitation de la région de Paris, dans laquelle neurent sur dix des animaux de la belle race de Jersey étaient tuberculeux, et que le propriétaire n'a pas hésité à faire abattre devant dix vétérinaires témoins de l'autopsie et du diagnostic.

Le mal est donc grand, menaçant; heureusement il est possible, je dirai même plus, il est facile d'y remédier; il suffit à nos éleveurs de vouloir pour s'en affranchir promptement et définitivement.

Pourquoi la tuberculose, une fois installée à demeure, persiste-t-elle indéfiniment dans les étables les mieux tenues? Parce que la tuberculose, comme la morve et plus que la morve même peut être sans paraître; tel animal tuberculeux peut conserver pendant de longs mois, pendant des années parfois, tous les signes de la santé la plus parfaite, et néanmoins semer chaque jour autour de lui les germes du contagium.

La difficulté du diagnostic de la tuberculose, même à des périodes avancées de son évolution, demeure à l'heure actuelle jusqu'à ces dernières temps qu'elle rendait stériles toutes les tentatives de prophylaxie.

L'Académie de médecine déclarait encore tout récemment qu'il était impossible d'affirmer, après l'examen le plus minutieux, qu'une vache quelconque n'est pas tuberculeuse, et je ne crois pas qu'aucun vétérinaire, choisis parmi les plus expérimentés, puisse poser ce diagnostic.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Grâce aux travaux de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, la science possède un moyen sûr de faire ce diagnostic alors même que les lésions sont tout à fait récentes et très limitées.

On n'a pas encore oublié l'émotion que souleva dans le monde entier la nouvelle que Robert Koch venait de découvrir une substance la tuberculine, capable de prévenir les effets de la tuberculose, de guérir les phtisiques.

Dans le grand public, dans le monde médical même, on ne voit que cette chose merveilleuse: «tirée de la lymphée de Koch, on allait guérir les phtisiques».

Après un charlatanisme éhonté, il fallut bientôt en rabattre, et l'expérience apprit vite que l'homme tuberculeux n'est pas guéri par la lymphée de Koch; que ses lésions sont toujours aggravées à la suite de son injection,

CARNE LIQUIDA

(VIA N D E L I Q U I D E)

Extracto Líquido

PEPTOGENO Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA

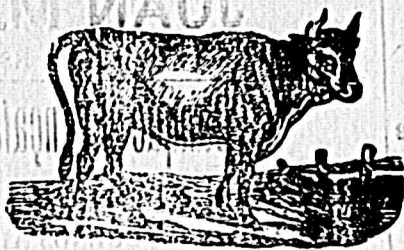
FABRICADO

PARA

VILLEMUR Y VALDEZ GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Ortuño, Ganga'lo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8

Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Geo Cushing y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889 Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Taller Mecánico de Carpintería

TORNERIA Y ASERRADERO A VAPOR

DE

JUAN BAPTISTA CASTERAN

Especialidad en pernianas a la Americana, escaleras de caracol y toda obra concerniente al mismo.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

Calle Colonia 300 esquina Olimar

F. L. LEBET

MEALLA

D'ARGENT

Paris

1867



DIPLOME

D'HONNEUR

Zurich

1883

Plusieurs brevets d'invention
Atelier de réparations en horlogerie. Montres ordinaires et des plus compliquées. Bijouterie et petite mécanique.

TRAVAUX GARANTIS

257—RUE GENERAL LINIERS—257
ENTRE LA PLACE INDEPENDENCIA ET LA RUE RECONQUISTA

BERNARD AUZIMOUR

LE FRANÇAIS

Se charge de faire toute espèce de déménagement, conduction des EQUIPAGES pour Buenos Ayres et l'Europe.
La maison compte avec un personnel des plus complets et de toute confiance.

PRIX RÉDUITS

CALLE PIEDRAS 106

EL ANCLA

SOCIEDAD ANONIMA DE SEGUROS GENERALES

CAPITAL TOTAL VENTAS CUBIERTO Y RESERVAS \$ 2103.680.71
Agencia principal en Buenos Aires, Calle General Brown num. 1112 y Piedad num. 550.
Asegura edificios con Pólizas de cinco años a primas muy equitativas y a condiciones favorables a los Agentes y Asegurados.
Emite pólizas flotantes, marítimas y sobre mercaderías depositadas en las Aduanas.
Asegura cascos de buques a vela y a vapor.
El Ancla indemnizó en los primeros meses del año 1892 \$ 110.000 y en los dos últimos años \$ 179.000.
Sucursales en Génova y principales puntos de la República Argentina y Rep. Oriental.
Banco de la Compañía — Banco de Londres y Río de la Plata.
Agente General para la República Oriental del Uruguay.

P. TALHOARNE
CALLE PIEDRAS 214—MONTEVIDEO
«La Teléfono: Cooperativa» 172.

G. WORMS

CHIRURGIEN DENTISTE FRANÇAIS

OPERATIONS SANS DOULEUR

EXTRACTIONS, AURIFICATIONS, OBTURATIONS

Posé de dents artificielles par tous systèmes

Consultations de 9 h du matin à 5 h. du soir

25 de Mayo 462

Entre Juncal et Ciudadela

GRAND CAFE ET BRASSERIE DU CENTRE

Rue Buenos Aires, angle Camarás

Consommations de premier choix.
Cafés, Eschecs, Dominos, Dames
Boulette.
Le propriétaire — VALENTIN GIOVANNINO

CHAPEAUX ET NOUVEAUTES

Pour dames et enfants

RUE SAN JOSÉ 100a et 100b

(Entre Convención et Arapey)

Cette importante maison reçoit toutes les fournitures pour les chapeaux: plumes, formes, plumes, rubans, veours, dentelles, fleurs toutes et tout ce qui concerne la confection des chapeaux.

ESPECIALITÉ POUR DAMES
Atelier parisien pour la fabrication des chapeaux de toutes les formes, autres fantaisies.
On fait également sur commande. Réparations en tout genre.
Teinture de plumes et de chapeaux
J. S. GONTARET ET Cie.

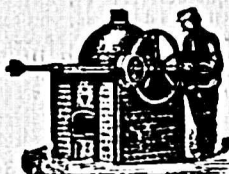
RUE SAN JOSÉ 100a et 100 B

Dr. J. INCHAUSPE
MEDICO CIRUJANO Y PARTERO

Consultas de 1 a 3 p. m.

101 - Calle Mercedes - 101

DOS AMERICANOS



195—ARAPEY—196

Elaboracion de café a vapor.—Torrefaccion café por el aire concentrado.
Ventas por mayor y menor.
Especialidad en cafés finos para familias.
Economía de un 25 o/o.

196—Calle Arapey—196
MONTEVIDEO
Teléfono «Montevideo» número 10.

MAISON FRANÇAISE

D'OPTIQUE ET ELECTRICITÉ
G. METARD

Spécialité pour le placement de sonnettes électriques, et fabrication ou réparation de toute sorte d'appareils.
La maison reçoit constamment les dernières nouveautés.

Régulateurs de pression pour gaz.
Ces régulateurs produisent une économie de gaz de 30 0/0 environ, et la meilleure preuve de l'avantage que rapporte ce régulateur est que le placement s'est élevé déjà à 5000 régulateurs à Montevideo en outre il n'y a pas à craindre la casse et il n'empêche pas le nettoyage des appareils.

302 CALLE 25 DE MAYO 302

LUCKE FRANCO-ORIENTAL

77—CALLE MISIONES—77

Dirigé par M. Alfred Gullion et Mme Herve de Gullion.
Nous avons l'honneur d'informer les familles que les cours sont ouverts tous les jours de 9 heures du matin à 4 heures de l'après midi.

Le programme que nous avons suivi a été augmenté pour l'enseignement et l'éducation des élèves que l'on nous confie. Nous avons ajouté des cours de peinture sous la direction de M. le professeur Manuel Correa.

Les classes de garçons sont complètement séparées de celles des demoiselles.
On reçoit des élèves pour prendre des leçons de peinture et de broderie, etc., etc. trois fois par semaine de 4 à 5.
Leçons particulières pour adultes.

LE TOUR DU MONDE

Nouveau Journal des voyages
Fonlé par R. Chardon et illustré par nos plus célèbres artistes.
On s'abonne à L'Union Française. Prix de l'abonnement pour un an \$ 7.5

Il est un numéro par semaine. Chaque numéro se compose de 16 pages in 4. de recits de voyages. Le premier numéro de chaque mois contient 16 pages in 4 de nouvelles géographiques.

Café Tupí-Nambá

DE FRANCISCO SAN ROMAN

Premiado con medalla de bronce en la Exposición de Génova de 1892.

POR SUS PRODUCTOS LA "ROMAINA" Y "BITTER SAN ROMAN"

ESTABLECIMIENTO ESPECIAL EN LA ELABORACION DE CAFE EN GRANO, MOLIDO Y LIQUIDO

Especialidad para el uso de las familias

El café que elabora esta casa para sus constantes favorecedores, es el mismo que fué analizado por los ilustrados químicos don José Arechavala, doctor don Fiorentino Felippone y don Ulises Lasola, declarándolo, según los informes publicados, de primera calidad, puresa y altamente propio para la alimentación.

El superior bitter San Roman

Analizado muy favorablemente por el Médico y Químico don F. Felippone y tan recomendado por la prensa uruguaya:

Romaina (Licor de Damas)

Se recomienda por su sabor exquisito y muy fino al paladar.

Tres especialidades:

Que no deben de faltar en ninguna casa de familia:

El café, Bitter San Roman. Romaina [destilada]

Se venden únicamente en mi establecimiento calle Juncal núms. 203, 211 y 213 y Buenos Aires núms. 306 y 308 Plaza Independencia.

NOTA—Los productos que empleo en la elaboracion de mis tres especialidades, garanto que son de primera calidad.

Francisco San Roman.

Grand Hôtel du Parc Giot

A COLON

Tenu par M. Maupeu, propriétaire del Hotel de LA PAIX 4 Montevideo

M. Maupeu a l'honneur d'informer les familles de Montevideo et sa nombreuse clientèle, qu'il pris en location le Grand Hôtel du Parc Giot à Colon, lequel est ouvert au public depuis le 1er Septembre.

Ce magnifique établissement, sans égal dans l'Amérique du Sud et parfaitement meublé avec les meubles venus pour l'Hotel National, et assure aux familles un confort comme il n'y en a dans aucun autre.

Villa Colon est réputée comme une des localités les plus saines et les plus gaies des environs vues pittoresques, avenues plantées d'arbres majestueux, tramway depuis la station jusqu'à l'hôtel en un mot tout ce qui peut rendre la vie agréable, ainsi à la proximité de Montevideo font de cet établissement une spécialité dans la République.

Il y a des appartements complètement indépendants pour familles et nouveaux mariés et de grands salons pour banquets.

Le service est soigné et les prix réduits.

La réputation dont jouit l'Hotel de la Paix de Montevideo est la meilleure garantie pour la personnes qui désignent l'honneur de leur clientèle, assurés qu'elles seront d'être bien servies.

L'hôtel dispose de voitures et chevaux de promenade.

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

Calle Mercedes 38a y 38b

98, 100, 102—ESQUINA FLORIDA—98, 100, 102

CASA DE CONFIANZA

Se recomienda a las familias por su surtido especial para menaje, cocina y artículos útiles en general.

Los novios no deben casarse antes de hacer una visita al Sótano del Bazar Enciclopédico en donde pueden encontrar lo necesario para que acompañe a la felicidad, lo que es imprescindible para la prosperidad.

Todo a precios fijos y sin competencia

Gran Café --- Restaurant

DE LA BOLSA

78 ZABALA 78

Déjeuner et diner a la carte ou a prix fixe.
On reçoit des pensionnaires.

Grand dépôt d'Huiles Fraîches arrivées aujourd'hui.

Les dimanches matin «Charcuterie de Famille» Vente en détail.

EMILE BERGERAT

LES DRAMES DE L'HONNEUR

LE CHÉQUE

Mais elle centralisait déjà une activité industrielle considérable, et par son commerce de grains elle tenait tête aux plus forts entrepôts. Sa population se chiffrait à peine cependant à une cinquantaine de mille âmes. Mais quand on songe qu'en 1837, soit quatorze ans, auparavant, elle n'en comptait que quatre mille à peine et qu'en 1860, neuf ans après, elle allait en avoir cent dix mille pour hondir ensuite en vingt ans à deux millions passés, on se demande selon quelles lois de magie les villes se créent et prospèrent, et l'on se désenchanté de la fondation normale et rationnelle des pauvres Camiris. — Quel monde que celui où la vertu n'aboutit

qu'à préparer les voies à l'intérêt. Dans ce même Etat de l'Illinois, fécondé par des essaims centénaires de socialistes pratiquant, c'était une Chicago qui naissait là où une New-York-City expirait, et la fraternité recevait cette leçon de la concurrence.

Le plan de Jean Donadieu tel qu'il l'avait conçu à ce moment de sa vie, était en réalité fort simple et il n'exigeait qu'un peu de patience et beaucoup de résolution. Il consistait à intéresser à son secret quel qu'un d'assez puissant d'abord pour lui obtenir du gouvernement des Etats-Unis la privilage du gisement et d'assez riche ensuite pour lui fournir les fonds de l'exploitation, au moins en ses premiers frais. L'usage des choses du droit l'avait de longue date préparé à l'endurcissement d'âme nécessaire aux vastes entreprises, et l'habitude du personnel de la chicane l'avait trempé, infusé qu'il était, pour les pistes de guerre, de la forêt des affaires. En outre il venait de constater par lui-même l'innuité des rêves de bonté sur la terre, leur impuissance organisatrice et l'insociabi-

lité de l'homme par mode de sacrifice. Sorti de l'erie chasseur de bête humaine il se mit tout de suite à l'affût.

Jean Donadieu s'était fixé à lui-même l'âge de trente ans pour réussir. Il avait donc sept années devant lui à courir du jour, où débarqué à Chicago, il déposait dans une chambre d'auberge, sur le port, sa petite valise d'émigré contenant un peu de linge, un rasoir, un revolver, le volume du «Voyage en l'étranger» acheté jadis sur les quais et trois petits blocs de quartz aurifère.

Ces trois pierres devaient être pour lui ce qu'avait été pour Fernand Cortez à la Cour de Carlos Quint les cinq émeraudes de Montezuma, d'abord la preuve tangible de l'existence du trésor et puis la justification éblouissante et sans réplique de tous les coups d'audace qu'il allait risquer pour s'en emparer.

Or l'aventurier intrépide se tint parole. Le 20 juin 1853, il épousait la future mère d'Elina; et c'était jour pour jour le septième anniversaire de son entrée à Chicago.

Pareil à la Marina de l'illustre conquérant du Mexique, la blonde fille de l'un des plus riches propriétaires de stock-yards de la métropole, miss Nany Burke, avait été son soutien et son guide. L'amour aidant, elle manœuvra si bien que, de degré en degré, Jean monta jusqu'à pouvoir prétendre à sa main, osa la demander à son père Jame Burke, et l'obtint d'ace rude tuteur de paresse, à la seule condition qu'il se naturaliserait citoyen américain.

Donadieu n'hésita pas une seconde. Le soir des noces, il montra pour la première fois à Nany ses trois blocs de quartz aurifère et il lui démasqua ses projets.

— Il fallait donc parler plus tôt, lui dit elle simplement, avec le légime de sa race, et sans soulever la moindre objection. Occupez-vous de réunir le nombre de Chinois nécessaire pour défricher votre placier. Vous aurez votre concession.

L'Illinois avait alors pour député au congrès de Washington un homme que

ses capacités politiques, sa droiture et l'énergie exemplaire de sa vie poussaient de plus en plus vers la présidence de la République américaine. Il s'appelait Abraham Lincoln.

Jame Everett Burke l'avait connu aux jours des débuts, et ils avaient gardé ensemble les troupes de cochons sur les rives du lac Michigan.

Pas plus celui-ci que celui-là n'en rougissaient d'ailleurs, et loin de là! Ce souvenir, plus glorieux pour eux que des parchemins de noblesse avait cimenté leur amitié, et lorsque Lincoln venait à Chicago c'était chez son cher Burke qu'il habitait non ailleurs.

On se souvient encore que le plus grand plaisir de l'illustre citoyen était alors de s'en aller visiter les pork-packings de son ami Jame Everett et d'y assister à une tuerie bien faite, suivie d'une salaison habile, des pores d'exportation.

Ces spectacles les rejoignaient et les reportait, à 1830!

(A suivre).